

BIODIVERSITÉ

# Tout ouïe sur les gazouillis

Le bruit de la mer dans les écouteurs, le chant du merle dans l'ascenseur... L'engouement pour les captations des sons de la nature croît à mesure que le vivant est réduit au silence

Pascale Krémer



Vent dans les feuillages pour se concentrer au bureau, casque sur les oreilles. Ambiance forêt tropicale dans le parking souterrain; grillons en guise de sonnerie de téléphone; murmure du ruisseau pour s'endormir; concert printanier d'oiseaux pour se réveiller... Les bruissements de la nature, partout, jouent la bande-son apaisante des vies urbaines.

Moins les prairies et forêts chantent, puisque s'effondre le vivant, plus ces enregistrements bucoliques séduisent. Dans les magasins Nature & Découvertes, le réveil « trois sons de la nature » (oiseaux, vagues et cascade, à 39,95 euros) s'écoule comme un torrent à la fonte des neiges, à 12 000 exemplaires l'an. De quoi « relaxer et faciliter le sommeil, grande préoccupation des Français », explique Valérie Durandy, directrice de l'offre de l'enseigne. Depuis dix-huit mois, cette « sonothérapie », d'une certaine façon, suscite une demande plus forte encore qu'avant.

Dénombrer les fourmis sur une pêche gâtée au sol, l'été, paraît plus aisé que de recenser les playlists « Sons de la nature » des plates-formes d'écoute musicale. Ou les pages YouTube à image fixe « Bruit de la pluie et orage » (4 heures d'écoute, 18 millions de vues), « Bruit de la mer, chant des oiseaux » (9 millions de vues), « Bruit de la mer et de la nature pour dormir, méditer », etc. Même l'Office national des forêts met désormais sur ce site des « sons de la forêt » aux fins de « relaxation bienfaisante », présentés par la voix susurrante d'une professeure de yoga.

Pour écofrimer, en ôtant le casque dans l'open space, rien de tel qu'évoquer l'un des sites Web collaboratifs (Xeno-Canto, Listening Earth, Sounds of the Forest...), parfois présentés sous forme de carte interactive, sur lesquels se picorent gracieusement les chants d'oiseaux et paysages sonores du monde entier. Ou, mieux encore, la sonothèque numérique du Muséum national d'histoire naturelle (MNHN) et ses 24 000 somptueux fichiers audio de mésange bleue, de butor étoilé, de sauterelle cymbalière, de barbitiste du maquis et autre phanéroptère liliacé.

Voilà une dizaine d'années que les archives sonores naturelles du MNHN (à portée de clic ou compilées en CD) enflent au même rythme que l'intérêt pour l'écoacoustique. Soit l'enregistrement sur un temps long d'un paysage sonore pour en jauger la biodiversité et son évolution, soumise à un changement climatique, saisit-on, grâce à Jérôme Sueur, enseignant-chercheur au Muséum: « Dans le parc naturel du Haut-Jura, par exemple, nos quatre enregistreurs installés dans les arbres se déclenchent une minute tous les quarts d'heure depuis quatre ans. Nous collectons deux mille cinq cents heures d'enregistrements par an, nous les analysons grâce à la reconnaissance automatique des espèces que permettent l'intelligence artificielle et la base de données sonores de la sonothèque. »

Résultat? « Les trois quarts des enregistrements dans cette zone très préservée sont pollués par des bruits d'avion », peste le chercheur. Le



L'audionaturaliste Marc Namblard capte les sons d'une forêt, près de Mortagne, dans les Vosges, le 31 octobre. MATHIAS ZWICK/INLAND POUR « LE MONDE »

plus grand nombre de bourdonnements d'insectes pollinisateurs se détectent à 17 °C. La température médiane de la forêt est, elle, de 7,5 °C. « Donc un réchauffement pourrait leur être favorable, poursuit-il. Mais pas la hausse de la pluviométrie. Ce qui montre la complexité des prévisions... » Plus sûrement, Jérôme Sueur s'attend à mesurer « la perte de la biodiversité et l'homogénéisation des enregistrements quel que soit le milieu, forêt de montagne ou vallée ».

Cette précieuse sonothèque s'est d'abord constituée grâce à un don de milliers d'enregistrements. Ceux de Fernand Deroussen, 64 ans, l'un des audionaturalistes – avec Marc Namblard, Boris Jollivet, Pascal Dhucq notamment – dont une nuée de films, documentaires et podcasts popularisent le travail, ces temps-ci. Oreilles casquées, parabole à bout de bras, au cœur d'une forêt ou d'une prairie, en France comme au bout du monde, après des semaines de repérages, de poses acrobatiques de micros, ces preneurs de son captent « la grande symphonie du vivant », selon les termes de Fernand Deroussen. De paysagiste, il s'est mué en naturaliste des sons après le succès commercial d'un CD (*Mers et océans*), vendu chez Nature & Découvertes à partir des années 1990.

A l'âge de la retraite, il confie son émerveillement inchangé à l'écoute de ses « 400 enregistrements de rossignols au printemps, tous différents selon le fond de l'air », d'une « meute de loups dans le Diois [dans la Drôme] », de « l'oiseau-lyre d'Australie, dont le chant est fait d'imitations d'une cinquantaine d'autres oiseaux », de cette « nuit au sommet de l'Etna où, à chaque explosion, la montagne tremblait, dans un son de début du monde ». Émerveillement partagé par le public. Son double album (édité par Chiff-Chaff) *Silence des hommes. Trois mois seul avec les sons de la nature*, capté au printemps 2020, en plein confinement, dans la vallée du Maravel (Drôme), est en rupture de stock.

« On m'accoste souvent quand j'enregistre les oiseaux avec mon matériel. On me dit: "Magnifique, ce que vous faites. Si poétique! C'est le plus beau métier du monde!" », témoigne son confrère Pascal Dhucq, 49 ans, qui préside Sonatura, association désormais forte de 500 audionaturalistes, de profession ou de loisirs.

Le concert de la planète, dans ce qui lui reste de sauvage, avec ses gazouillis, chuintements, coassements, stridulations, vocalises d'animaux, s'est échappé des bandes-son de films animaliers pour habiller les lieux publics, les sites Web, les « stories » Instagram et podcasts, les conférences, sentiers de découverte, spectacles et mu-

sées – où sont aménagées des « pièces d'immersion animaux de mer » ou « forêt tropicale ». Comme Marc Namblard, dans les Vosges, qui capte mieux que quiconque « les microfractures des lacs gelés sous l'effet du contraste thermique », les audionaturalistes initient à tour de bras de jeunes amateurs à la prise de son extérieure.

Numérisé, miniaturisé, le matériel de captation sonore s'y prête, toujours moins coûteux, moins complexe à manier. Même un smartphone donne des idées – tiens, et si j'enregistrais les cigales pour me repasser leur chant cet hiver à Paris? C'est estampillé « Bon pour la santé ». Diminution du stress, de la pression artérielle, du rythme cardiaque; amélioration de l'humeur, des performances cognitives, du système immunitaire... L'effet thérapeutique des sons naturels a été confirmé en mars 2021 par une équipe de chercheurs canadiens et américains, dans la revue scientifique *Proceedings of the National Academy of Sciences*. Quant à l'impact mortifère des pollutions sonores d'origine humaine, il n'échappe plus à personne.

« Le ressourcement, le bien-être ressenti pendant le confinement du printemps 2020, a permis aux gens de réaliser combien ils étaient soumis au bruit, et tout ce qu'ils rataient. On me disait: "C'est incroyable, les oiseaux chantent plus que d'habitude!" Mais non, simplement les machines étaient arrêtées, nous aussi nous l'étions, nous avions le temps d'écouter », se souvient l'écoacousticien Jérôme Sueur. En un mot, emprunté à Fernand Deroussen: « Le confinement a réveillé les oreilles. » Les notes flûtées du merle noir sont montées jusqu'aux fenêtres ouvertes des appartements. Elles en ont appelé d'autres.

L'audionaturaliste Boris Jollivet remplace cet appétit sonore des temps de pandémie dans son contexte: « L'envie de se reconnecter à la nature, tout simplement. Le son est un bon moyen. » Immersif à souhait. Les bains de forêt, la littérature

et le cinéma célébrant le monde sauvage, la photo animalière (dont on ne compte plus les festivals) ou les sciences participatives du vivant sont tout aussi plébiscités. Chercheuse et artiste sonore, autrice de *L'Orchestration du quotidien* (La Découverte, 180 pages, 18 euros), Juliette Volcler remonte aux sources de l'engouement, à « ces concerts très courus aux Etats-Unis, dans les années 1920, qui alliaient une vocaliste et un rossignol ». Avant d'observer combien « il se renforce avec l'urgence climatique, l'inquiétude face aux mondes qui déclinent, voire disparaissent ». « Les premières campagnes écologistes de masse, dans les années 1970, se sont d'ailleurs appuyées sur des enregistrements de baleines à bosse », étiait-t-elle.

Volontiers mêlés d'électronique, ces sons naturels inspirent plus que jamais les artistes. Les « chanteurs d'oiseaux » Jean Boucault et Johnny Rasse, copains d'enfance dans la baie de Somme devenus virtuoses de l'imitation (et révélation des Victoires de la musique classique 2017), ont pris leur envol jusqu'aux concerts symphoniques. Les saxophonistes de La Grande Volière donnent concert perchés dans les arbres. Les compositeurs Jean Poinson et Christian Holl maintiennent les enregistrements de colonnes de fourmis sur des feuilles mortes, de termites se frappant le torse ou de sève s'écoulant du baobab.

Fernand Deroussen n'enregistre plus de pouillot siffleur ni de rouge-queue à front blanc dans le bois de Vincennes, à Paris. En vigie de la nature, il avoue une « grande peur ». « Je crains que, d'ici cent ans, l'homme se satisfasse de sons enregistrés. De ces souvenirs. Je crains le temps où il n'y aura plus de nature sauvage. Parce qu'il n'y a pas de preuve qu'une autre planète chante aussi bien que la Terre. » Récemment lui est venu aux oreilles que des sorties en forêt s'organisaient avec casque d'écoute de sons enregistrés. Mieux eût-il valu être sourd que d'entendre cela.